

A Monsieur Salomon Reinach

Hommage respectueux

Greif
RIP 1102p

La Philosophie de J.-J. Gourd

par

M. Francisqué GREIF

Membre résidant

MESSIEURS,

Lorsque vous avez bien voulu me charger de vous rendre compte de l'ouvrage de M. Trial sur la philosophie de J.-J. Gourd, j'ai reculé avec crainte devant une pareille mission. Parler d'un sujet après M. Trial, c'était me faire condamner d'avance ; étudier un vaste système philosophique portant sur le connu et l'inconnu, c'était vouloir êtreindre le monde et quelque chose de plus. A l'épreuve, la crainte a disparu. Il ne s'agissait que de suivre quelques grandes lignes de l'univers, en la compagnie de deux guides singulièrement attrayants. Vous connaissez la parole limpide, le charme pénétrant et persuasif de notre éminent confrère ; quant à son génial ami, un juge compétent a pu en dire qu'il était peut-être un des plus grands créateurs dans l'ordre de la pensée au début du vingtième siècle. C'était une fête pour moi de vivre pendant quelque temps dans l'intimité intellectuelle de ces nobles esprits, d'être en tiers dans leurs entretiens, et de les accompagner, tout attentif et charmé, au cours de leur promenade dans les jardins d'Aka-démós.

Né au village du Fleix en Dordogne le 15 Septembre 1850, J.-J. Gourd perdit de bonne heure sa mère et fut élevé par son père, instituteur de vertu sévère, mitigée par des goûts agrestes et par l'amour de l'art. L'action paternelle l'aida à développer cette

Bibliothèque Maison de l'Orient



129952

passion de la musique qui devait lui donner les plus vives jouissances et lui inspirer des conceptions esthétiques d'une réelle valeur. Mais l'influence prépondérante fut celle de la religion. Son père rêvait d'en faire un pasteur. Après le baccalauréat, Gourd fit une année d'études dites « préparatoires » à la Faculté de Théologie de Montauban ; puis il se rendit à Genève, où il trouva un condisciple qui devint par la suite son biographe et son continuateur. Une grande communauté de vues et de sentiments les lia pour la vie. Encore aujourd'hui, M. Trial se plaît à rémemorer ce qu'il doit à son ami qu'il appelle son « initiateur ». Pendant la guerre de 1870-71, le jeune étudiant fit partie de l'ambulance franco-suisse qui rendit de grands services à l'armée de Bourbaki aux Verrières. Après avoir terminé ses études philosophiques en 1873, et ses études théologiques en 1874, il se rendit en Allemagne où il visita les Universités de Leipzig, de Berlin, d'Heidelberg et de Tubingue. De retour en France, il fit une suffragance à Vernoux en Ardèche, et fut consacré au saint ministère par un pasteur de Lyon. Satisfaite de lui, l'église de Vernoux lui donna vocation. Mais, sous l'influence des idées qui avaient prévalu au synode autoritaire de 1872, le ministre des cultes ne confirma pas sa nomination, et Gourd fut obligé, à son grand regret, de déférer à l'appel qui lui fut fait par les chrétiens libéraux de Genève. Après avoir exercé dans cette ville diverses fonctions pastorales, il soutint en 1877 sa thèse de licencié en théologie intitulée : « La foi en Dieu, sa genèse dans l'âme humaine ». Ce travail révéla chez lui de telles aptitudes de pensée que, peu de temps après, il fut chargé d'un cours de philosophie à l'université. Pendant les quatre années suivantes, il continua à s'occuper simultanément de théologie et de philosophie, et fut très actif autant comme prédicateur que comme conférencier. En tout, il cherchait la conciliation

des doctrines. « Nous protestants, disait-il, nous occupons une situation intermédiaire entre la religion traditionnelle et la libre-pensée. Nous ne nous tenons pas pour moins croyants que les frères du dedans, ni pour moins libres que nos frères du dehors. »

Résolu à étudier les problèmes en eux-mêmes, Gourd n'admet aucune autorité dogmatique, pas même celle de la Bible. Pour comprendre et définir la religion, il s'adresse directement à la vie spirituelle qui se révèle dans l'homme, et recherche les fins qui en déterminent l'épanouissement. « La religion, disait-il encore, ne s'isole pas de l'ensemble des forces humaines ; elle se trouve à la base et au couronnement de toutes les manifestations spirituelles ». Différent en cela de son maître Amiel, il ne confond pas la religion avec la morale. Il en fait un domaine plus élevé et plus général, où l'homme est appelé, non seulement à poursuivre le devoir et à se dépouiller de son moi, en répudiant tout ce qui porte la marque du fini, du passager et de l'individuel, mais à communier plus vivement avec l'âme du monde, à plonger sa conscience dans celle de l'univers. Certes, ce sentiment se présente sous des formes très diverses ; mais c'est de son caractère fondamental qu'il tire « son ampleur, sa poésie calme et sereine, tout ce que donnent les hautes cimes et les vastes horizons ». Il ne suffit pas d'affirmer Dieu dans sa transcendance inaccessible. La religion consiste, dit-il, à « saisir Dieu, non seulement au-delà de l'univers, dans les profondeurs glaciales d'un infini contradictoire, mais aussi et surtout dans l'âme humaine et dans le monde, comme une force partout agissante, comme une source vivante de lumière, de beauté, de moralité. » Gourd affirme ainsi le Dieu immanent et son action directe sur l'homme. « S'élever, dit-il encore, à l'idée d'un être suprême, idéal, infini, c'est religieux. Avoir conscience d'une coo-

pération avec cet être, c'est plus religieux encore. » Cette conception de la divinité lui donne le sens de la prière. Cet acte répond à « un besoin profond, irrésistible, de l'homme spirituel » ; il est « le premier et le dernier mouvement de l'âme s'éveillant à une vie supérieure..., la source inépuisable de nos grandeurs, de nos vertus et de nos consolations. » La doctrine de l'immanence, affirme Gourd, « place Dieu dans le monde sans l'y absorber cependant ; elle voit la force divine partout répandue, partout agissante, mais ayant dans un être spécial conscience d'elle-même. Cette doctrine une fois admise, la prière nous place dans le courant de la vie divine qui traverse la nature, l'homme et l'humanité... L'action de l'homme se combine avec celle de Dieu. Elle ouvre la fenêtre de notre âme pour y laisser pénétrer la lumière et la chaleur de Dieu. »

Tout en menant de front les travaux théologiques et les travaux philosophiques, Gourd se révéla de plus en plus comme un philosophe de marque. A la fin de 1880, il obtint le prix Disdier avec le sujet de concours suivant : Comparaison historique et critique de la morale philosophique et de la morale religieuse à partir de Descartes. Après ce succès, il remplaça d'abord comme suppléant, ensuite comme titulaire, le professeur Amiel dans sa chaire de philosophie. Pendant un professorat de trente années, il publia de nombreuses études dans les revues spéciales, et fit d'importantes communications aux congrès philosophiques de Paris, et de Suisse. L'ensemble de sa doctrine est exposé dans trois ouvrages : *Le Phénomène, esquisse de philosophie générale*, publié en 1888, *Les trois Dialectiques*, parues en 1897, et *La Philosophie de la Religion*, qui fut éditée après sa mort en 1911, avec une préface de Boutroux. La lenteur de ces publications montre à quel point l'auteur était modeste et défiant de lui-même. Toujours assailli de scrupules, il ne livrait ses manuscrits à l'impression

qu'après beaucoup de difficultés et avec de réelles souffrances. Sa pensée était aussi probe qu'élevée et pénétrante.

Dans le *Phénomène*, Gourd présente comme une esquisse ce qui apparaît comme un dessin achevé dans ses ouvrages ultérieurs. Dès le début, il distingue la science de la philosophie. La science est une discipline qui a pour objet le phénomène ; la philosophie a pour objet *l'universel*. « Pour s'avancer jusqu'aux éléments universels, dit notre auteur, l'unification des sciences elles-mêmes ne suffit pas ; il faut une science distincte, dont le domaine domine tous les autres domaines. Si donc nous assignons ce domaine à la philosophie, celle-ci pourra bien prendre la suite des autres sciences, mais pour étudier une couche plus profonde de la réalité. » La science est une coordination ; elle procède d'abord par réduction, en dégagant la similarité dans les phénomènes, de manière à ramener autant que possible la multiplicité à l'unité ; ensuite par délimitation, en limitant les abstraits les uns par les autres. Dans le travail de réduction, elle élimine successivement le différentiel, qui est rebelle à la coordination et qui demeure en dehors de toute explication. La philosophie étudie plus particulièrement les modes qui ne sont pas de l'ordre de la science, les *processus* moraux, esthétiques, sociaux et religieux. En coordonnant tous les éléments elle deviendra la science des *processus* généraux de l'esprit humain.

Les principes les plus généraux qui se dégagent des faits sont les suivants : 1^o La *réalité*, l'être fixé, achevé, même quand on le dit « en devenir ». C'est l'être s'offrant à l'analyse, à la comparaison, aux rapports. Il correspond à la matière. La discipline qui s'occupe des éléments universels de la réalité est la *métaphysique*. 2^o La *fonction*, c'est-à-dire l'être non fixé ou achevé, qui est tout action, tout création ; il échappe à l'analyse, à la comparaison, aux

rapports. Il correspond à l'esprit, et fait l'objet de la psychologie philosophique ou *métapsychique*. 3^o *La valeur*, qui n'est ni réalité ni fonction, mais qui participe des deux. Elle est conférée à l'être par un acte de la libre volonté ; elle aboutit à des lois et des règles à la portée de l'homme. La discipline qui s'en occupe est la *canonique*, qui comprend la philosophie 1^o de la science, 2^o de la morale, 3^o de l'esthétique, 4^o de la société, 5^o de la religion. Dans le détail, Gourd discute ces premiers principes avec une rare vigueur d'esprit.

Au-delà des faits d'expérience, des états de conscience, la science ne constate rien de positif. Pour elle, ce qui dépasse l'expérience est inexistant. Cela est exact théoriquement. Dans la pratique, il n'en est pas de même. L'esprit se préoccupe de ce qui est au-delà du phénomène, il veut y puiser ces inspirations directrices. Cet empiètement de l'homme sur le domaine de l'inaccessible est un acte de sa volonté libre. Il s'accomplit en vertu d'une résolution de tout notre être, en vue de nous rattacher au principe du monde et constitue un acte de foi. Ce rattachement nous rehausse et nous anime d'une énergie nouvelle. Une vie supérieure s'établit en nous, et cela aussi est une réalité. Or, tout dans notre action doit tendre à ce but suprême : agrandir notre esprit. Pour notre compte, dit Gourd, nous n'hésitons pas à répondre : Il y a quelque chose qui peut constituer à nos yeux la valeur universelle : c'est *l'agrandissement de l'esprit*. Voilà, en effet, un objet qui est à notre portée, donc qui peut servir de but à l'infini. » Ce but doit être recherché dans tous les domaines de la connaissance ; toutes les acquisitions doivent servir comme moyens d'y parvenir. Or l'esprit peut s'agrandir selon deux modes : par *extension* et par *intensification*. Par la première, l'esprit peut se répéter et gagner en étendue ; par le second il peut accroître son action et gagner en force. Le premier mode suppose la coordination de toutes

les connaissances acquises ; dans le second, l'esprit attiré et stimulé par l'absolu augmente d'énergie, s'intensifie, et aboutit à quelque chose d'incoordonnable. Le domaine du coordonnable comprend : 1^o L'ordre *théorique*, où se constitue la *philosophie de la science* ; 2^o l'ordre *pratique*, où se constitue la *philosophie de la morale* ; 3^o l'ordre de la *sensibilité*, où se constitue la *philosophie de l'esthétique* ; 4^o l'ordre *collectif*, où se constitue la *philosophie de la société*, L'incoordonnable reste à part et donne la *philosophie de la religion*.

Nous avons vu que la science, qui s'occupe des phénomènes, les groupe et les coordonne par similitude ; son but est d'agrandir notre esprit par extension. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'elle est une œuvre de ruse et d'artifice. Elle néglige ce qui gêne la coordination et aboutit à une œuvre factice. Elle ne garde qu'une partie de la réalité, celle qui est apparente, et la présente dans un ensemble forcément incomplet, toujours modifié, de signification provisoire et de construction humaine. Le fond de la réalité lui échappe. Demandez aux savants ce qu'est l'électricité, ce qu'est la gravitation, ce qu'est la vie ; ils répondront que ce sont de grandes inconnues dont on ne perçoit que les apparentes manifestations. Pour entrer dans les catégories de notre connaissance, la vérité est altérée ; et, cependant, le but de nos aspirations les plus vives est de plonger dans la réalité. La science ne peut se contenter que d'approximations. De plus, la conscience première que nous avons des phénomènes est remplacée graduellement par des idées abstraites ; la fraîche sensation que nous avons des faits s'affaiblit et se décolore dans les réductions et les coordinations de plus en plus ténues de la raison. Cela mène tout droit au scepticisme. Or, l'esprit humain est assoiffé de certitude. La certitude est indispensable à l'action. Un instinct impérieux nous dit qu'on la trouvera hors des faits

coordonnés par la science, dans l'immense domaine de l'incoordonné et de l'incoordonnable.

Ainsi, tout d'abord, l'esprit échappe à la science. Nous percevons la conscience, nous ne la comprenons pas. Pour saisir la fonction en général, nous la transformons en mi-réalité. Alors sa coordination est possible, mais limitée. Comment les divers états de conscience se lient-ils les uns aux autres, de manière à nous donner la conviction de l'unité, à constituer le *moi*? Cela nous échappe et c'est de l'incoordonnable. Dans la suite des perceptions, brusquement éclatent de l'imprévu ou des créations imprévues et libres de toute causalité ; c'est encore de l'incoordonnable. Et dans la succession des faits qui constituent la réalité, si tous procèdent des mêmes éléments, comment se fait-il qu'il y ait dans l'effet quelque chose de nouveau qui n'était pas dans la cause? C'est aussi de l'incoordonnable. La science, de plus en plus, procède par explications quantitatives ; en tout elle dégage et mesure la quantité. Comment les quantités variables deviennent-elles des qualités différentes? C'est un incoordonnable qui déconcerte la raison. Ainsi, en toutes choses, nous apercevons deux faces opposées, une partie coordonnée et une autre qui échappe à la coordination. Cette dernière, qui ne peut être scientifique, s'impose à notre attention et nous émeut comme le mystère qui est un fond de tout. L'incoordonné qui excède la règle, la loi, qui nous donne l'impression du miracle, c'est ce qu'on peut appeler *l'absolu*, c'est-à-dire ce qui, dans son sens même étymologique, est libre et sans lien. Il échappe aux dépendances de la loi du temps, de l'espace et de la cause. Une manifestation à notre portée peut nous en donner une idée très approximative : c'est le génie chez l'homme. Libre et sans lien, il ne s'explique ni par l'hérédité, ni par les influences du milieu. Etre d'exception, il ne saurait être prévu ; jaillissant des profondeurs mystérieuses de la réa-

lité, il reste intransmissible, indépendant de l'enchaînement des causes et des effets. Ce qui excède et domine l'ordre de notre savoir coordonné, le mystère vivant qui est au fond de la réalité, voilà le domaine de la religion. C'est à cet élément surnaturel, dit Gourde, que « nous ramenons toutes les impulsions spontanées, toutes les lumières inattendues, toutes les émotions originales qui marquent dans l'histoire de l'esprit. Nous y rattachons surtout l'initiative générale qui est, à son point de départ, ce que nous pouvons nommer, avec la théologie chrétienne, notre appel, notre *vocation d'homme*. Pourquoi faisons-nous œuvre de science, de morale, d'art ? Pourquoi essayons-nous encore de faire œuvre de religion ? Pour accroître nos forces spirituelles, avons-nous dit. La coordination est un moyen ; nous nous livrons donc à la coordination. Hors de la coordination, il y a encore de l'incoordonnable qui peut devenir, pour le même but, un autre moyen ; nous cherchons donc l'incoordonnable... En définitive, notre vocation n'a d'autre raison qu'elle-même, que la puissance de son inspiration, l'énergie de son entraînement. Nous ne calculons pas, nous ne mesurons pas ; nous agissons. Dites, si vous aimez mieux, que nous acceptons notre vocation parce que nous le voulons bien, par une libre décision ; cela revient au même. Car l'incoordonnable n'est-il pas encore un élément de notre liberté, ce par quoi notre destinée ne résulte pas entièrement de la balance des forces préexistantes ?... Et c'est bien peu comprendre, soit la religion, soit la liberté, que de les mettre en opposition l'une avec l'autre. Comme l'objet religieux, la liberté n'est que par l'incoordonnable, et l'un et l'autre sont également au point de départ de notre vie supérieure, ainsi qu'au cours de ses progrès. »

Contrairement à la connaissance du coordonnable qui nous habitue à l'uniformité, à la stabilité, à l'inexorable nécessité des choses, l'incoordonna-

ble nous révèle la possibilité de l'imprévu et réchauffe nos cœurs des rayons de l'espérance. Voilà le bienfait de la religion. « A mesure, dit encore Gourd, que les religions se sont dégagées de la terreur qu'inspiraient les forces naturelles, elles ont tâché de devenir des inspiratrices d'espérance... Espère, nous dit l'incoordonnable, et, dans la même mesure, sois libre en face des événements ! Espérance et confiance ; de fait, ces deux sentiments tendront à n'en faire qu'un. »

Après avoir ainsi délimité les domaines distincts de la science et de la religion, notre auteur passe à la philosophie de la morale. A l'origine, la morale était confondue avec la religion. Depuis, on a pu se rendre compte que, suivant le sens impliqué dans le mot, la morale régissait les mœurs et les rapports des hommes entre eux. Plus récemment une branche scientifique, la sociologie, s'est constituée pour s'occuper également des mœurs et des lois suivant lesquelles la moralité évolue. Elle a une tendance à rechercher l'amélioration de la société, en négligeant quelque peu celle de l'individu. Aussi Henri Poincaré en est arrivé à l'aveu « qu'on s'est fait de grandes illusions sur la nature et la portée de la science des mœurs ; cette science ne peut pas être impérative... S'il ne peut y avoir de science immorale, il ne peut pas davantage y avoir de morale scientifique. » Comme la science, la morale est une discipline qui coordonne les faits ; elle coordonne les volitions pour établir une règle, une loi. En recherchant et recommandant les actions qui favorisent l'agrandissement de la volonté, elle poursuit le bien individuel. En coordonnant les volontés individuelles, elle établit le bien social. Dans les deux cas, en subordonnant le détail à l'ensemble, elle aboutit à la règle de l'obligation. Le contraire de l'obligation, l'incoordonnable en morale, c'est le sacrifice. Il contredit et dépasse la loi ; son intensité est extrême. Le sacrifice représente l'irra-

tionnel dans la vie pratique; il défie souvent le sens commun; d'autre part, il suppose l'énergie des créations ou des destructions absolues. Il est imprévisible et doit « sortir de ce qu'il y a de plus intime, de plus inexplicable en nous ». Hors la loi, il doit être un acte de pure liberté. L'opposition à la règle grandit à mesure que la moralité se perfectionne et que le sacrifice devient plus pur. Par ce caractère irrationnel, le sacrifice touche à l'absolu et à la religion; il est en dehors de la morale. « Sans doute, dit Gourd, le sacrifice n'est pas obligatoire à la façon morale; mais il entre dans les conditions de la vie religieuse... Si vous voulez être religieux, il faut — c'est une condition essentielle — que vous vous disposiez au sacrifice; et dans la mesure où vous vous y disposerez vous serez religieux. » Je regrette de ne pouvoir donner en entier l'admirable analyse que notre penseur fait de ce sujet.

L'Esthétique traite de nos sentiments et de nos émotions. C'est là une partie fondamentale de l'âme. Dans notre vie psychique, l'élément le plus profond, celui qu'on trouve à l'origine de la volonté comme de la pensée, c'est la vibration affective. La coordination des moyens qui expriment le sentiment nous donne l'impression du beau. L'art est essentiellement une œuvre de mesure, de justes proportions, d'équilibre et d'harmonie. L'incoordonné qui dépasse le beau est le sublime. Il semble heurté, contradictoire, en disparté avec toutes nos convenances; il excède notre mesure. Comme exemples du sublime, Gourd cite certaines traditions religieuses: « L'hébraïsme, a dit Hegel, est la religion du sublime. Sa poésie, qui est aussi sa théologie, en est toute pénétrée. Le récit de la création du monde *ex nihilo* dépasse tout ce qu'on a pu concevoir de grandioses incoordinations. Aussi n'est-il pas né en Grèce, sur la terre de beauté. » Il en est de même des doctrines de la révélation et de la rédemption chrétiennes. La

religion elle-même est « un élan vers la rencontre du sublime. »

Dans le domaine social, il s'agit d'unir les individus en organismes collectifs et d'en assurer la continuité. Cela se fera surtout par la coordination des consciences. Pour vivre et durer, la famille, la cité, la nation doivent posséder une âme collective. L'incoordonnable dans ce domaine, ce sont les fortes individualités, les pensées originales, les actes d'une haute vaillance, qui exigent un libre jeu pour le bien même de la société. Cela peut amener de brusques changements, des troubles même ; mais il y a des révolutions qui « font un bien éternel dans leur mal passager. » Le fondateur de la religion dominante depuis de longs siècles a agi par voie d'insurrection. Mais l'insurrection n'est légitime que lorsqu'elle conduit à l'amélioration. Le plus grand moteur d'une telle action, c'est l'amour de l'humanité.

A la suite de ces disciplines philosophiques, notre auteur aborde la philosophie de la religion. Jusqu'ici il s'agissait principalement d'éléments coordonnés, auprès desquels se rencontraient des éléments réfractaires à la coordination. La religion vise surtout l'incoordonnable. Cet élément, hors la loi naturelle, fait partie de la réalité tout en la dépassant. Il agit sur l'âme, non en étendant ses connaissances, mais en l'intensifiant par la concentration. L'homme y parvient par le mysticisme, qui est « poésie du mystère, spiritualité de la vie, recueillement et amour. » Ainsi que l'indique l'étymologie du mot, le mysticisme a pour objet « les choses cachées », celles qui échappent à nos investigations réglées. Il est « une aspiration vers ce qui domine toutes les catégories de la pensée, toutes les distinctions de l'esprit. » Ses effets sont imprévisibles, indépendants de toute détermination, fulgurants comme l'inspiration. En libérant toutes ces virtualités, il semble nous entraîner par un élan

de force surabondante qui exalte nos facultés et nous élève au-dessus de nous-mêmes. C'est le plus haut degré de l'agrandissement de l'esprit. L'homme se sent en communication avec une source de vitalité suprême qui l'inonde d'effluves surnaturels. Cette source, on l'appelle Dieu.

La notion de Dieu s'est présentée à l'homme sous trois formes : l'immanence, la transcendance, et la personnalité. L'immanence se trouve dans le panthéisme, le panenthéisme de Malebranche, et même dans une certaine forme du déisme. Dieu est conçu comme l'être infini, universel, nécessaire, substance, réalité, perfection de toutes choses, loi des lois. Par une discussion serrée, Gourd montre cette conception se heurtant à d'insurmontables difficultés, et incompatible avec ce qu'il y a de nécessairement incoordonnable dans l'Être suprême. « Le Dieu immanent, dit-il, est bien disséminé. » L'absolu se disperse et s'affaiblit en se répétant dans le relatif; cela ramène presque à la doctrine du polythéisme. Gourd conçoit tout autrement l'immanence de la divinité. Dieu domine toutes les réalités ; mais il se révèle dans ce qui est hors la loi. Pour bien se pénétrer de cette conception, il faut s'abstenir des réalités coordonnées, accumuler dans sa pensée les transcendances que nous avons constatées dans tous les domaines, se créer une atmosphère d'absolu qui élève au-dessus de la nature et lui donne le contrepoids nécessaire. De la sorte, Dieu, tout en restant immanent à sa manière, apparaît sous la forme de la transcendance. « En face des déterminations, des oppressions systématisées de la nature, dit Gourd, un centre lumineux s'offre à notre pensée, systématisant également nos espérances et nos consolations possibles. En même temps, cela fixe davantage notre pensée par l'échange que les hors la loi exercent les uns sur les autres... Nous ne pouvions encore rapprocher notre désir que de tel ou tel hors la loi dans les choses ou dans la volonté.

Nous pouvons maintenant la rapprocher de tous les hors la loi, de leur centre. »

Cette forme transcendante de la divinité est encore une abstraction. Le cœur de l'homme demande davantage. Il lui faut, pour son effusion entière, une personnalité concrète qui lui parle son langage. Placé au plus haut degré de l'échelle des êtres sur cette terre, il conçoit Dieu comme infiniment au-dessus de lui, mais dans la ligne des qualités qu'il se connaît à lui-même. Il cherche une pensée qui réponde à la sienne, une volonté qui domine sa volonté, un sentiment qui accueille ses émotions. Quand le fidèle accède à l'approche du divin, il croit aller au-devant d'un être d'une bonté suprême, à qui le relie une communauté foncière, la parenté d'une âme à une autre âme, de quelque grandeur que celle-ci dépasse celle-là. Par la force des choses, toutes les religions ont vu en Dieu un être anthropomorphe. Cette représentation a la valeur d'un symbole ; mais combien elle rend l'absolu accessible au cœur humain ! La religion chrétienne présente un tel symbole dans la personne de Jésus-Christ. Le Christ est apparu comme un hors la loi, donnant par son enseignement l'impression du sublime, s'offrant à un incomparable sacrifice par amour de l'humanité, et en cela combien proche des plus simples et des plus humbles. Par cette réunion exceptionnelle de qualités excédant la portée humaine, par les trésors de consolation et d'espérances qu'il a répandus autour de lui, Jésus a été accueilli et adoré depuis vingt siècles comme une expression du divin.

Pour définir la religion et justifier ses explications, Gouraud n'a eu recours ni à l'histoire, sujette à erreur, ni à la psychologie, qui a fait éclore des sentiments religieux à la suite de conceptions bien différentes. Il a voulu procéder d'une pensée réfléchie, d'une philosophie qui embrasse l'ensemble du monde réel et les diverses activités de l'esprit, se pro-

posent de « faire servir à l'expansion spontanée de la vie religieuse l'histoire et la psychologie, qui ont été jusqu'ici ses principaux obstacles. » Par sa manière d'envisager le problème religieux, il compte renouveler entièrement la conception de l'univers, et donner à toutes les activités de l'esprit leur maximum de profondeur et d'intensité. Il conserve dans sa conception religieuse « le contenu profond, l'esprit permanent, l'essentiel » des religions du passé, et l'élève à la hauteur de l'absolu. Au lieu de voir en Dieu une hypostase de la Loi, il voit en lui le contraire. « Ce qu'on veut de Dieu, dit-il, c'est qu'il assure la loi, la fonde, la soutienne, en facilite l'établissement définitif. Ce que nous voulons du nôtre, c'est qu'il fasse le plus puissant contre-poids à la loi. » Le Dieu régulateur est une notion payenne, élaborée par les philosophes grecs. En s'appuyant sur tout ce qui dépasse l'ordre normal, au point de paraître miraculeux, Gourds aboutit à une essence vraiment extraordinaire, sise hors des catégories du monde connu et régissant le tout en souveraine liberté. De cette conception hardie et transcendante, l'auteur déduit des conclusions pratiques qui modifient la théologie traditionnelle ; dans la plénitude de sa tendance libérale et progressiste, il tente, suivi et secondé par M. Trial, une œuvre de régénération, qui aboutit en quelque sorte à une réforme de la Réforme.

Tel est le système de forte structure et de belle ordonnance que j'étais chargé d'exposer. C'est, on peut le dire, un monument de proportions grandioses, dont toutes les parties procèdent d'une pensée unique. Forcément j'ai dû m'en tenir aux grandes lignes, sans m'arrêter aux beautés de détail. Mais, de même qu'il ne m'a été possible de reproduire les pénétrantes remarques, les réflexions profondes, les lumineuses intuitions qui parsèment et complètent l'œuvre, je ne puis me permettre une discussion approfondie de ses diverses parties. Il faudrait des

juges plus qualifiés pour se prononcer sur la valeur des arguments et la rigueur de la dialectique. Une critique morose se contenterait facilement de reprocher à cette philosophie d'être simplement une philosophie. Depuis longtemps cette haute discipline intellectuelle, dans le sens prétendu péjoratif de philosophie spiritualiste, est tombée en discrédit ; elle apparaît à bien des yeux sous les traits d'une matrone très respectable, occupée dès ses jeunes années à tisser la toile de Pénélope. Gourd s'en rendait compte lui-même en ces termes : « La philosophie, dit-on, étudie toujours les mêmes questions ; elle enseigne toujours les mêmes doctrines ; elle présente toujours les mêmes contradictions. » Assurément, un tel reproche ne peut atteindre notre auteur, qui sort de l'ornière au point de paraître un insurgé. D'aucuns ne laisseraient pas d'en être inquiets. Jusqu'ici on était habitué à trouver en Dieu les attributs de l'ordre, de la sagesse et de la justice ; chez les anciens, le règne de Zeus commençait par sa victoire sur les forces désordonnées de la nature. On dirait que, pour Gourd, le divin serait le triomphe de l'arbitraire. Déjà des nominalistes médiévaux comme Guillaume d'Occam et Pierre d'Ailly avaient affirmé l'arbitraire absolu de la volonté divine. Plus récemment, Secrétan, cherchant à éliminer de l'idée de Dieu tout élément de nature et de nécessité, a fait de l'être divin une liberté pure. Sans nous arrêter à la question de savoir si la souveraineté du monde est absolue ou constitutionnelle, remarquons que la critique exprimée plus haut a encore une autre portée. Elle veut insinuer que l'œuvre de Gourd est exclusivement une philosophie de l'esprit, sans le complément nécessaire, la philosophie de la nature. Taine appelait la première une philosophie de lettré ; aujourd'hui on préfère une philosophie de savant. Généralement, on considère la science comme une école de précision et de prudence. Elle rend hostile à l'à peu près ainsi

qu'aux témérités. Lorsque Gourd parle de l'esprit comme d'une fonction, d'une mi-réalité, on peut se demander, selon toutes les analogies connues : Qu'est-ce qu'une fonction sans organe ? Qu'est-ce qu'une essence qui n'est qu'à moitié ? Comment l'Esprit suprême, l'être des êtres, ne serait-il qu'une mi-réalité ? Cela nécessite quelques explications plus approfondies. D'autre part, l'auteur procède de l'absolu. Ce concept, tant usité, a été funeste à maints de ses prédécesseurs. Comme l'infini, l'absolu n'est qu'un terme négatif, marquant le contraire des choses limitées et relatives que nous connaissons. Sous le couvert d'un tel mot vide de contenu on peut mettre toutes les grandeurs, toutes les beautés, toutes les perfections imaginables ou hors d'imagination. Déjà les philosophes arabes nous avaient enseigné que les véritables attributs de Dieu étaient des attributs négatifs. Scherer disait à propos de Hegel : « L'absolu, pour qui regarde derrière les mots, c'est le néant personnifié, c'est-à-dire la contradiction même. » Un contact plus fréquent avec la science aurait permis à Gourd de sortir un peu des généralités, d'enrichir ses idées de précisions utiles, d'apercevoir de nouvelles positions des problèmes. Lorsqu'on suit la marche des systèmes qui ont été successivement proposés aux exigences de la raison, on s'aperçoit que, dans bien des cas, les problèmes métaphysiques étaient fictifs, parce qu'ils étaient mal posés. De nouvelles données permettaient une nouvelle position du problème, d'où sortait une solution positive. La science est l'expérience accumulée des siècles. Lentement, minutieusement, elle amasse et étudie les observations de détail ; la philosophie élabore le tout et formule une synthèse. Selon l'expression d'Herbert Spencer, la philosophie est une intégration de la science. A chaque phase scientifique correspond une synthèse philosophique. Aristote, Descartes, Leibniz

et Kant étaient des cerveaux encyclopédiques ; ils possédaient tout le savoir de leur époque. C'est pourquoi leurs systèmes ont eu de la durée dans l'évolution de la pensée humaine.

Je crois entendre la vive riposte de J.-J. Gourd : « Il n'y a plus d'esprit encyclopédiques, il ne peut plus y en avoir ; Berthelot était le dernier omniscient dans le domaine limité de la chimie. Tout est tellement spécialisé, que personne ne parvient à dominer l'ensemble de nos connaissances. Malgré mes critiques, je me suis exprimé avec modération au sujet des recherches scientifiques. La courtoisie sait garder les distances. Si je m'étais rendu familier avec la science, où ne m'eût-elle pas conduit ? Dans sa phase actuelle, elle semble fuir le concret et se perdre complètement dans les brumes de l'abstraction. La vieille entité de la matière a fini par s'évanouir. On parlait encore de forces, sans rien pouvoir en affirmer. « Quand une théorie scientifique, disait Henri Poincaré, prétend nous apprendre ce qu'est la chaleur, ce qu'est l'électricité, ce qu'est la vie, elle est condamnée d'avance. » On a remplacé les forces par l'énergie unique, terme qui de l'aveu d'Ostwald, le maître de l'énergétique, ne sert qu'à masquer notre ignorance. L'éther, qui était considéré comme le véhicule de toute énergie, commence à être relégué parmi les inutilités encombrantes. Pour remplir son rôle, l'éther devait réunir les qualités les plus contraires. Il devait être à la fois élastique et plus rigide que l'acier, afin de transmettre presque instantanément les vibrations transversales de la lumière ; il devait se comporter comme un fluide plus subtil que le gaz le plus léger, afin de ne pas ralentir la translation des astres, et posséder une densité 2.000 millions de fois supérieure à celle du plomb. Etant de la sorte incompréhensible et à l'origine de tout, certain professeur à l'Ecole de Médecine de Paris n'a pas hésité

à y voir une essence divine. Voilà encore un dieu qui s'en va. Restaient les deux derniers termes de l'univers : le temps et l'espace. Ces données n'ont plus rien d'absolu. Ce ne sont que des notions relatives qui parviennent à se confondre, le temps n'étant plus envisagé que comme une quatrième dimension de l'espace. Le temps et l'espace réunis deviennent fonctions de la vitesse. La vitesse du mouvement est ainsi proclamée le principe suprême de l'univers. Tout est devenu relatif et fuyant. La masse, la constante de naguère et attribut fondamental de la matière, se confond avec l'énergie et devient aussi une fonction de la vitesse. Les formes n'échappent pas à la règle ; elles muent avec le mouvement. Dans ce tourbillon de vitesses diverses, le monde n'est plus rempli que de fantômes changeants, apparences fugitives figurant des équations algébriques.

« Cette nouvelle doctrine a été exposée dans un plaisant apologue par un professeur à l'université de Prague : « Il y avait une fois, raconte M. Kraus, un magicien qui vivait dans la forêt impénétrable de la science mathématique. Toute la journée, il extrayait des racines difficiles et marmottait des formules cabalistiques. Un jour, une vierge vint à lui et lui dit : « Grand mage, je suis jeune et ne voudrais pas vieillir. » Le magicien lui répondit : « Mets-toi sur cette pierre ; c'est une pierre philosophale. Nous allons voler à travers l'univers à une vitesse approchant celle de la lumière. Alors, tu ne vieilliras presque pas. Pendant ce voyage, je t'expliquerai la théorie de la relativité. » Ainsi fut fait. Après avoir volé pendant trois années, avec un mouvement de translation uniforme et rectiligne, la vierge s'aperçut qu'elle avait vieilli et était devenue plus sage d'une seconde et que, cependant, elle n'avait pas encore compris la doctrine de la relativité. Elle remarqua aussi qu'ayant été d'abord sphérique et d'un volume de

$\frac{4\pi R^3}{3}$ elle venait de s'applatir comme un disque de papier. Alors le mage lui dit : « Oui, cela est dû au mouvement rapide ; il maintient en jeunesse, mais fait maigrir. » La vierge se mit à pleurer : « A quoi me sert-il de rester jeune, si je deviens aussi mince qu'une rondelle de saucisse de l'année 1920 ? Je ne trouverai plus de fiancé. » Le magicien lui remit alors une longue-vue et lui dit : « Regarde par ce tube ; tu peux y voir le monde et te chercher un fiancé. » La vierge prit la longue-vue et regarda, énervée, dans toutes les directions. Tout à coup elle s'écria : « Là, droit devant moi, loin, bien loin, je vois un être aussi mince que moi ; ce sera peut-être un parti sortable. » Alors le méchant magicien ricana malignement et lui dit : « Ha ! Ha ! Cent fois je t'ai expliqué que, selon la théorie de la relativité, l'espace est courbe. Quand tu regardes droit devant toi dans le monde, ta vue tourne en rond, et le disque que tu vois au bout, c'est toi-même, vue de dos. Mais regarde-moi ; je suis aussi mince que toi. Pourquoi errer dans le lointain ? Prends-moi. » La vierge fut tellement effrayée que, dans un dernier sursaut de ses forces, elle repoussa le méchant magicien de dessus la pierre. Le magicien, furieux, donna un coup à la pierre qui lui imprima la vitesse de la lumière, et il s'ensuivit que la vierge fut tellement comprimée qu'il n'en resta plus rien.*

« Ce conte est fait pour montrer comment il ne faut pas entendre la doctrine d'Einstein ; avouons que la méprise était facile. La célèbre doctrine est, paraît-il un chef-d'œuvre de rigoureuse déduction. Tout est démontré mathématiquement. Donne-t-elle l'évidence ? « Ces hypothèses, dit Sir Olivier Lodge, sont en soi de pures équations mathématiques où tout cadre, sauf peut-être les réalités. » Cela ne fait pas de doute pour les réalités physiologiques. Beaucoup plus que du temps de Platon, les savants de nos jours s'appliquent à être de bons géomètres ; le calcul, dit-on, est la langue de

la science. Déjà Kant avait affirmé : « Il n'y a de science proprement dite, dans le domaine de la nature, que ce qui s'y trouve de mathématique. » En effet, il n'y a de science que du mesurable. Les mesures n'expriment que les rapports et les proportions ; les choses en elles-mêmes sont hors d'atteinte. On aboutit ainsi à des lois sans substances, à des rapports sans supports. Il y avait donc quelque chose de fondé dans le célèbre mot d'un penseur anglais qui était en même temps un humoriste pénétrant : « Les mathématiques sont une science dans laquelle on ne sait jamais de quoi l'on parle, et l'on ignore toujours si ce que l'on dit est vrai. » Elles fournissent, en effet, beaucoup de solutions possibles ; l'expérience seule indique la solution réelle. On admet que lorsque le calcul cadre avec toutes les expériences, il en résulte une loi qui dévoile la nature. Est-on de la sorte parvenu à la certitude ? En parlant de la loi la plus générale, celle de la gravitation, Henri Poincaré a déclaré, dans une proposition qui a eu un grand retentissement, qu'il n'y avait là qu'une disposition commode permettant d'expliquer les faits ; on doit dire que les choses se passent *comme si* la terre tournait autour du soleil. Longtemps avant Poincaré, Vaihinger avait généralisé cette manière de voir. Depuis, une école philosophique s'est constituée en Allemagne sous sa direction et sous la dénomination du *comme si*. Selon cette doctrine, toutes les théories scientifiques ne seraient que des fictions ou des hypothèses, adjuvants commodes pour rendre les phénomènes intelligibles. Au fond, paraît-il, cette conception a toujours été l'arrière-pensée des esprits les plus profonds. Les publications posthumes de Kant ont montré que, surtout vers la fin de sa vie, il ne voyait dans ses théories que des *comme si*. Récemment, M. Urbain, professeur de chimie à la Sorbonne écrivait : « La science n'a pas à se précipiter de savoir si ces théories sont *absolument* vraies ;

celles-ci sont des modèles astreints à épouser la forme de lois, de sorte que « tout passe comme si » les théories étaient vraies. Plus ces modèles sont simples, et plus le but que visent les théories a des chances d'être atteint. La foi dans les doctrines ne saurait être que l'effet de la séduction qu'elles exercent, et la foi n'a aucun rapport avec la certitude scientifique. On peut être certain qu'une théorie est bonne, on ne peut être certain qu'elle est vraie. » Cela rappelle le mot de d'Alembert à un disciple qui résistait aux artifices du calcul infinitésimal : « Pratiquez le calcul ; la foi viendra après. »

« Foi pour foi, on peut se demander laquelle répond le mieux à nos aspirations les plus vives. La pensée humaine procède par deux voies parallèles : d'un côté elle suit le connu, de l'autre elle aborde l'incoordonné. La première aboutit à des constatations précises, richement utilisables pour nos besoins matériels, et puisés dans les éléments positifs de la réalité. Avec les deux termes primordiaux, le temps et l'espace, elle arrive à une explication totale et spatiale : le mouvement. D'après Descartes, seul le déplacement constitue un changement intelligible dans les données constantes du réel. « Comprendre un phénomène, disait Lord Kelvin, c'est pouvoir établir un modèle mécanique. » On aboutit de la sorte au mécanisme universel : tout se fait par choc et par onde. Une telle solution choque notre nature. Jamais l'homme ne se résignera à n'être qu'une machine ; il lui répugne de se voir un simple produit d'agents physico-chimiques à base mécanique. Il sent en lui-même quelque chose de subtil, de spontané et d'une vie plus haute, qui le rattache à un monde différent. Un instinct invincible le pousse vers l'inconnu, où il devine le souffle qui l'anime, l'énergie transcendante qui l'exalte au-dessus de la basse réalité. Le domaine du connu est d'une étendue grandiose ; combien il compte peu auprès

de ce qu'il reste à connaître. Le terme négatif *infini* est positif lorsqu'il s'applique à l'immensité de ce que nous ignorons. C'est dans les profondeurs mystérieuses de cet infini que l'homme sent l'attraction du pôle qui marque la direction de sa destinée. Plus que la poésie et les arts, la religion active l'élan vital et le rythme d'une cadence heureuse qui prédispose l'homme à la béatitude et à la perfection. Plongé dans un monde mécanique et brutal qui l'effraie et le désespère, l'homme aspire à un milieu plus conforme à ses inclinations essentielles ; il éprouve la nostalgie d'une lointaine « patrie des âmes ». Ce sont ces élans qui expriment les plus hautes valeurs de l'humanité. Ils ont créé ses institutions fondamentales : la morale, le droit, la famille, la cité. Appelez le principe de la religion l'infini, l'absolu, l'incoordonnable, Dieu ; peu importe le nom. J'adore en lui le principe de salut qui élève l'homme dans l'échelle des êtres et l'admet dans l'ordre sublime de la Charité et de la Grâce.»

Cette réplique, qui sonne comme un réquisitoire et comme un hymne, ne laisse pas d'impressionner ; elle comporte, cependant, une mise au point nécessaire. Assurément, la science traverse une crise ; mais cette crise est singulièrement féconde. Par des synthèses toujours plus vastes, la science est parvenue à une nouvelle conception du monde. Le grossier matérialisme et le mécanisme universel ont fait leur temps. Tous les phénomènes s'expliquent désormais par l'énergie électro-magnétique. L'élément ultime de l'être recule jusqu'à l'extrême ténuité de l'électron. On dirait qu'au fond de l'être la matière se spiritualise. La masse inerte elle-même devient quelque chose de très actif ; l'inertie est l'énergie interne qui résiste à l'action du dehors. On s'aperçoit que les courants nerveux présentent de grandes analogies avec les courants électriques. La pensée se transmet par télépathie, à l'exemple des ondes hertziennes. Le magnéton nous réserve

des surprises et pourra un jour éclairer des phénomènes encore très obscurs. Tout s'explique par un agent mystérieux dont on n'a entrevu la puissance que depuis un siècle. Pendant des milliers d'années, on n'en a connu que l'attraction de corps légers par l'ambre frotté et l'attraction du fer par l'aimant. C'est que nous manquons de sens spécial pour l'électricité et le magnétisme. Même avec les sens que nous possédons nous ne percevons qu'une septième dans les radiations lumineuses et quelques octaves dans les ondes sonores. Par des moyens de plus en plus ingénieux, la science complète nos sens et en crée d'autres qui nous permettent de saisir les révélations stupéfiantes de l'inconnu. Ses investigations ont acquis une portée imprévue. Einstein a calculé que l'espace physique est une étendue finie, une sphère, dont le diamètre se mesure par deux millions d'années-lumière ; au-delà s'étend l'infini. Si cette doctrine réussit à prévaloir, l'une des grandes antinomies de la philosophie naturelle disparaîtra. Les problèmes métaphysiques commenceront à se poser d'une autre manière ; maintes solutions seront plus aisées. On pressent l'élaboration d'une œuvre grandiose qui étonnera par de surprenants éclaircissements. Les deux voies du connu et de l'incoordonné pourront se rapprocher. On admet aujourd'hui que les parallèles se rencontrent.